

# La vie devant soi

**A**lina, 22 ans, habite chez ses parents au premier étage d'un de ces immeubles inachevés dont Bucarest a le secret. Pendant des années elle a crié "Vive Ceausescu", en même temps que ses camarades de classe regroupés dans les parcs de la ville pour acclamer le Conducator. Elle a voté pour Ion Iliescu le 20 mai et elle espère passer en troisième année d'études d'électronique.

Radu, 19 ans, se faufile entre les chicanes de la vie roumaine et rit quand la prison le frôle d'un peu trop près. Combines, petits larcins et un rêve : obtenir un visa pour venir en France.

Alina, Radu, Mircea, Dana, Mihai ... Ils ont une vingtaine d'années. Ils vivent en Roumanie. Ils ont vu ou ils ont fait la révolution le 22 décembre dernier. Ils ont voté pour la première fois le 20 mai.

Parler de ces jeunes, de leur vie, de leurs espoirs et de leur passé. Montrer leurs amis, évoquer leur musique, découvrir leur environnement quotidien, à l'usine comme à la faculté. Le propos pourrait paraître un peu mince alors que l'actualité roumaine est pour le moins électorale. L'Ecole supérieure de journalisme de Lille a cependant envoyé neuf étudiants de sa 64ème promotion, du 11 au 21 mai à Bucarest, à Cluj et sur les bords de la Mer noire.

En association avec *La Voix du Nord*, elle présente aujourd'hui ce magazine qui préfigure ce que sera peut-être un jour l'édition internationale, en langue française, de *Romania Libera*, un des principaux quotidiens roumains. Idée généreuse ou acte de foi, comme on voudra. A Bucarest, les gens font la queue pour acheter des journaux. Il faut avoir été témoin de ces scènes étonnantes pour mesurer tout le poids du mot "informer". Les Roumains ont besoin de s'informer, de retrouver leur mémoire, mais ils souhaitent également -les jeunes surtout- se montrer tels qu'ils sont, tels qu'ils essaient d'être. Mais rien n'est simple. La honte, la méfiance, le double langage ne facilitent pas toujours le dialogue. "Dis-moi quels sont tes amis, je te dirai qui je suis".

La complexité de la situation roumaine impose de rester prudent lorsqu'il s'agit de parler de "la" jeunesse de ce pays. Point de jugements définitifs dans ces pages. Simplet quelques regards et peut-être un souhait : montrer qu'à vingt ans, malgré le poids du passé, on peut avoir la vie devant soi.

MARC CAPELLE

## Sommaire

Mai 1990

### ENGAGEMENTS

-L'inexpérience à l'oeuvre .....	4
-A l'école des verts.....	5
-Minorités : calmer les passions.....	6
-Tziganes : la haine et le mépris.....	7
-Uniformes : un autre regard.....	8

### PANORAMA

-L'exploitation des Roumains par les Roumains.....	9
-Bucarest la débrouillarde.....	10
-Femmes : la façade égalitaire.....	12
-Otopeni respire sous les décombres.....	14
-Les faces noires.....	15
-L'Eglise orthodoxe roumaine en quête de virginité.....	16
-Humour : les Totos des Carpathes.....	18
-Stanesco le Golan.....	19
-Génération Antonesco.....	20
-L'Ouest le vrai.....	21
-Le renouveau intellectuel.....	22
-Les rendez-vous de l'Histoire.....	24
-Psychanalyse : le fin du refoulement.....	25
-Apprentissage du français : la langue coupée.....	26
-Des mots cratie.....	27

### MOUVEMENTS

-L'inspiration cherche son ancre.....	28
-Les planches qui font grincer.....	29
-Journaux étudiants : jeunes, virulents et riches.....	30
-Rockin' Romania.....	31
-Hardis hardos .....	32
-Donner au rock sa vraie dimension sociale.....	33
-Les dissidents de la mode.....	34

Directeur de la publication : Jean-Louis Prevost

Coordination : Marcel Bluteau et Jean-Paul Visse (à Lille), Marc Capelle (à Bucarest)

Rédaction : Jean-Michel Brochen, Christophe De Caemel, Muriel Jaouen, Stéphanie Le Bars, Olivier Mongeau, Pierre Morel, Pascal Paillardet, Céline Rouden, Valérie Weynants (64ème promotion de l'ESJ).

Secrétariat de rédaction : Odile Benyahia-Kouider, Anne Carrère, Corine Chabaud, Karine Chadeyron, Marine Landrot, Joachim Mbanza, Eric Pierrat, Olivier Voizeux, Brigitte Vuaille (64ème promotion de l'ESJ).

Impression : Nord-Littoral à Calais

# Le pari roumain



P. Morel

L'Histoire est pleine de paradoxes apparents: c'est souvent dans les situations les plus instables et sujettes aux confusions que les surprises, en matière politique, sont les moindres. Les élections présidentielle et parlementaires en Roumanie, n'ont guère suscité d'étonnement, ni dans la population, ni chez les observateurs extérieurs.

Les résultats définitifs du scrutin à peine connus, force est de constater que ce dont on avait une forte intuition s'est produit. Avec environ 80% des voix au premier tour, Ion Iliescu peut glorieusement légitimer officiellement sa fonction. De président provisoire, il est devenu président tout court.

Dimanche 20 mai, tard dans la nuit, la participation électorale était estimée à 75,4%. Il fallait encore compter jusqu'à cinq heures d'attente pour pouvoir voter. Les Roumains ont sagement fait la queue (des années de dictature les y ont entraînés) devant les bureaux de vote pour déposer leurs bulletins dans de grandes urnes en contre-plaqué bleu, jaune et rouge, les couleurs du drapeau roumain.

La campagne électorale s'était déroulée sans accroc majeur, mis à part les 105 incidents officielle-

*Le premier scrutin pluraliste de la Roumanie a confirmé les pronostics qui ont étayé la campagne électorale. Elu président, Ion Iliescu se hisse à la tête d'un pays à reconstruire. Lourde tâche.*

ment recensés; des incidents notés lors de meetings de l'opposition, ce qui a provoqué force polémiques quant à une supposée manipulation de l'information.

Le scrutin, sauf information contraire, s'est lui déroulé dans le plus grand calme. Ce qui ne veut pas dire dans un sentiment général de résignation polie.

## Poudre aux yeux

Si Ion Iliescu proposait durant sa campagne la formation d'un gouvernement de coalition, essentiellement composé des trois grands partis roumains (le sien, le Front de salut national, le Parti national libéral et le Parti national paysan), l'opposition a rejeté cette offre, parlant de poudre aux yeux pré-électorale. Quant aux contestataires, appelé Golani (vagabonds) par Iliescu, ils semblent décidés à continuer d'investir la place de l'Université, dans le centre de Bucarest, qu'ils occupent depuis un mois.

Cette place est devenue le symbole de toutes les hésitations et du désordre régnant sur le pays. D'abord envahie jour et nuit par des étudiants ardemment opposés à un régime jugé néo-communiste, elle s'est transformée peu à peu en une espèce de terrain de camping

pour une population de plus en plus indéfinie, et dont la conscience politique ne semblait pas être la caractéristique première. Des personnes de toutes conditions s'y côtoyaient, débattant par endroits, lisant ou dormant par d'autres. Mais surtout, la place de l'Université est devenue la figuration caricaturale des moeurs mercantiles d'une économie en ruine: l'antre du marché noir et des trafics en tous genres.

La tâche immédiate du nouveau gouvernement sera double: mettre un terme à cette débandade économique et sociale, et rédiger une constitution. La période qui s'ouvre est transitoire: dans deux ans, les électeurs devraient théoriquement être à nouveau appelés aux urnes. C'est sur les actes accomplis durant cette période que sera jugé un homme, massivement élu dimanche, mais qui continue de porter avec lui un halo de doute et de défiance.

Iliescu a certes l'expérience du pouvoir que ne possèdent pas ses rivaux Radu Campéanu et Ion Ratiu. Mais cette expérience est celle d'une économie et d'une politique socialiste. Rien n'est donc garanti pour l'avenir de la Roumanie.

OLIVIER MONGEAU, PIERRE MOREL ET MURIEL JAOUEN

Premiers pas

# L'inexpérience à l'oeuvre



**L**a génération 80, celle des 20-25 ans, est cynique et désabusée. Mais elle est aussi pleine d'humour. Le fort mouvement d'engagement suscité par la révolution va rapidement s'essouffler et je pense que ce sont plutôt les gens de quarante ans qui vont persévérer". Radu Toma, professeur de littérature française à l'Université de Bucarest et directeur de la toute nouvelle maison d'édition "Babel", distille un pessimisme tempéré et porte sur une société roumaine à reconstruire un oeil vert bouteille, inquiet et vif. Un pessimisme que rejette avec vigueur Zoe Petre, doyenne de la faculté d'histoire : "ce sont les jeunes qui ont eu le courage de dire : ça suffit. Nous, les adultes, nous nous étions accommodés d'une manière ou d'une autre de la dictature. La génération 80 s'est battue et se battra pour ses idéaux".

## Slogans et caricatures

Cynique ou romantique, la jeunesse de Roumanie a retrouvé le sourire et l'énergie. La place de l'Université, en plein coeur de Bucarest, s'est transformée depuis quelques semaines en un vaste forum de la contestation. Spontanée ou manipulée, la génération 80 est au centre de la vie politique. Et Marian Munteanu, le leader de la Ligue des étudiants, en est l'un des principaux acteurs.

Au Parti National libéral (PNL), Andrei Stonescu, vingt-sept ans, l'un des organisateurs de la campagne de son parti est optimiste : "Je suis persuadé qu'il est possible de relever le pays. Nous sommes l'avenir de la Roumanie". Le PNL

*Quarante ans de dictature ont laissé le paysage politique roumain dévasté. Acteurs de la révolution de décembre, les jeunes entendent aujourd'hui avoir leur mot à dire. Sans expérience, mais avec impatience.*

*Slogans et caricatures. Ces petites choses qui font la démocratie.*

compte selon lui 500 000 membres, dont 60% ont moins de trente ans. "Le PNL, explique Mihai Voicu, secrétaire de l'organisation étudiante du parti, est jeune. Les étudiants y jouent un rôle capital". Dans les bureaux du boulevard Balescu, à deux pas de la place de l'Université, l'action politique s'élabore et s'organise sur un mode euphorique et affairé. Dans les rues alentour, les militants haranguent les passants et tentent de leur vendre un sac en plastique aux couleurs du parti.

Sanda Tatarescu promène allègrement ses soixante-dix ans dans les couloirs du PNL. "Après quarante ans de dictature, il y a une formidable répulsion à l'égard du communisme. Une répulsion physique

et morale", se réjouit-elle dans un français remarquable. Cette vieille dame est la fille du président du Conseil de Roumanie de 1933 à 1937 puis ambassadeur en France l'année suivante. Sous Ceausescu, elle a donné des cours de français à domicile. Pour elle, l'inexpérience de la jeunesse roumaine n'est pas un problème car "sa faculté d'écoute est grande et sa lucidité impressionnante. Les jeunes ont compris que la Roumanie est à terre".

Sans doute le militantisme politique porte-t-il à l'exaltation. Mais l'enthousiasme n'est pas, chez les étudiants bucarestois, la chose la mieux partagée. "Nous ne sommes pas prêts pour la démocratie, estime cet étudiant assis place de



PPaillardet.



M. JACOEN

l'Université. *Nous ne savons pas ce que cela signifie. Ceausescu a détruit les traditions démocratiques d'avant-guerre. Nous manquons d'expérience*. Dans ce pays où tout est à rebâtir, l'expérience politique de la plupart des candidats devrait profiter au Front de Salut National (FSN). Ion Iliescu a certes occupé d'importantes fonctions au Parti communiste roumain, mais qui n'avait pas sa carte? *"La Roumanie est un pays schizophrène, commente le professeur Toma. A la faculté, à la maison, dans la rue, il y avait constamment deux niveaux de discours. En façade nous débitons des phrases apprises par coeur. cela ne nous a jamais empêché de discuter entre nous. Etre membre du Parti n'a jamais rien voulu dire"*.

Supporters  
du Parti  
National  
libéral

### La victoire du FSN

Chacun ici, à quelques jours du scrutin, était à peu près convaincu de la victoire du FSN. L'expérience du pouvoir n'est pas le seul élément que les jeunes portent au crédit de Ion Iliescu. Nombre d'étudiants font remarquer que le leader du Front a eu, comme le dit Gabi, étudiante en français, plus de courage que Radu Campeanu (PNL) ou que Ion Ratiu (Parti paysan) : ces deux hommes ont été des *"dissidents de l'étranger"*. Revenir au pays après des années d'exil en Occident est mal accepté par ce peuple fier mais aussi rétrospectivement malheureux de ne s'être pas levé plus tôt.

Qui plus est, note Anda, journaliste dans la région de Ploiesti, à 60 km de Bucarest, le PNL et le Parti paysan actuels sont les héritiers directs des partis d'avant-guerre dont l'attitude sous la période fas-



J.M. Brochen

Aujourd'hui  
en  
Roumanie,  
même les  
plus jeunes  
parlent  
politique.  
Il n'y a pas  
d'âge pour  
être golan.

ciste ne fut pas des plus reluisantes. Fondé en 1918 par des patriotes de Transylvanie et de riches propriétaires terriens, le Parti paysan a passé en 1937 un pacte de non-agression avec les légionnaires fascistes par anti-communisme, avant de se retirer de la vie politique en 1940 suite à l'abdication du roi.

Certains étudiants se laissent aussi gagner, à l'instar d'une part de plus en plus importante de la population active, par le ras-le-bol de la *"chienlù"* organisée qu'est devenue la manifestation permanente de la place de l'Université. Une place où les étudiants ne sont

pas les seuls, loin de là, à battre le pavé. Cette *"zone libérée du communisme"* a été investie par de nombreux Tziganes. Et le forum démocratique vire au marché noir à grande échelle. Le FSN laisse-t-il pourrir la situation, comptant sur un vote *"sécuritaire"*? Telle était la question qui était sur toutes les lèvres à la veille du scrutin. Dans cette ancienne pâtisserie du quartier gitan reconverte en antenne locale du Front, Evelyne Dolea l'assurait : *"les gens vont voter Iliescu parce qu'ils aiment la tranquillité, le calme, la décence"*.

OLIVIER MONGEAU

## A l'école des verts

Si la Roumanie n'a pas encore connu son Tchernobyl, elle détient selon certains le triste record des pollutions de toute sorte. Sevrée d'information, la population ne sait pas encore que l'écologie peut devenir un enjeu politique important. Trois partis écologistes, dont "Bradul", un mouvement apolitique, ont entrepris de remettre les pendules à l'heure. leur cible de prédilection : les enfants et les étudiants.

Vaste programme que celui des écologistes roumains. Tellement vaste que trois partis se sont attelés à la tâche. Il faut dire que l'objectif est double. Selon la formule d'un électeur nouvellement acquis aux thèses écolos, *"il s'agit de dépolluer l'air, la mer, les rivières autant que l'esprit des Roumains"*.

Sous Ceausescu, les écologistes n'avaient pas droit de cité, ce qui ne les empêchait pas de s'organiser clandestinement. Il ne leur a donc fallu qu'un nom de baptême pour donner corps à ce qui existait déjà. Bradul est né le 24 décembre. "Bradul" signifie "sapin" en roumain. Ceci explique cela. Alexandre Rosu, le vice-président du mouvement affirme son apolitisme : *"la politique est pour nous un moyen, pas une fin"*.

Difficile pourtant en pleine campagne électorale d'échapper à la politique. "Eco", le journal du mouvement est consacré à une pré-

sentation détaillée des candidats à la députation. Pour la sensibilisation de la population aux problèmes écologiques, on verra plus tard.

Plus tard cela signifie à l'automne. "Bradul" va collaborer à la création de la première université écologique du monde. Le mouvement a également à coeur de commencer l'initiation et la sensibilisation dès l'école primaire.

Le club "Terra 2000", ancêtre de "Bradul", fondé dans les années 70 ne comptait que cinquante membres, pour la plupart intellectuels. Pratiquement réduits au silence par Ceausescu en 1980, c'est désormais à eux que revient la tâche de donner aux jeunes une "conscience écologique".

Pourtant, même s'ils ne saisissent pas toujours les enjeux du combat écologiste, près de 100 000 personnes ont adhéré à "Bradul". Des jeunes, en majorité, souvent décontenancés par le nombre des partis politiques néo-, ex-, ultra- ou anti-communistes. Pour eux, "Bradul" a créé une section jeunesse.

Les Roumains vivaient jusque là avec leur poussière, leurs problèmes respiratoires ou leur acide sulfurique sans y penser; les mouvements écolos veulent avant toute chose les avertir de l'ampleur des dégâts. Les mesures suivront. Les mentalités aussi. C'est en tout cas leur espoir.

STÉPHANIE LE BARS

Minorités

# Calmer les passions

**J**e ne sais pas qui a tiré. Je n'ai rien vu. Petre marchait à côté de moi. Il est tombé sans un cri, et il est mort tout de suite." 21 décembre, Cluj, les premières heures de la révolution roumaine. Janosz Santos pleure. Il est en train de gagner sa liberté. Mais il vient de perdre son meilleur ami.

Janosz et Peter se ressemblaient beaucoup. Le même âge, vingt deux ans, la même envie de rire, de vivre, de voyager. Le même goût de liberté. C'est pour elle qu'en ce 21 décembre, Janosz le Hongrois, et Petre le Roumain, faisaient la révolution, ensemble, sans arrière-pensée, sans animosité rentrée.

Ce jour-là, tous les Transylvaniens, les huit millions de Roumains, comme les deux millions de Hongrois luttèrent ensemble, pour chasser le tyran. Un même idéal, pour la première fois depuis longtemps. Pour si peu de temps... Moins de deux mois plus tard, des affrontements sauvages mettaient aux prises des membres des deux communautés, à Tergu-Mures.

## Des clivages entretenus par le despote

Difficile, aujourd'hui encore, de savoir exactement ce qui s'est passé en février, dans cette ville située au coeur du pays. "Provocation" affirment les Hongrois. "Ils veulent nous voler notre terre. Ce sont eux les agresseurs", se défendent les Roumains.

"La Transylvanie récolte aujourd'hui ce que Ceausescu a semé pendant si longtemps", constate Monica Nicorisi, professeur de français à l'université de Cluj. "Divide impera". Le dictateur essayait de diviser les habitants de Transylvanie pour mieux contrôler la région. Ce qui a permis d'éviter l'explosion, c'est la "justice" dont il a fait preuve dans la distribution des malheurs. Nous les Roumains, nous étions aussi frustrés que les Hongrois par cette dictature."

Gyorgy, étudiant hongrois, a dû apprendre le roumain pour passer l'examen d'entrée à l'université



C. De Caevcl

*Pas facile en Transylvanie de faire cohabiter les Roumains avec une forte minorité hongroise. Depuis la chute de Ceausescu, les problèmes de communautés resurgissent. Les jeunes, Hongrois comme Roumains, semblent moins concernés.*

Le règne despotique a donc mis en sourdine les divisions entretenues par le despote lui-même. Aujourd'hui le règne est terminé. Seules subsistent les divisions. Côté roumain, de vieux discours resurgissent. "Ils demandent toujours plus que les Roumains", "Ils veulent des droits, pas des devoirs", "C'est un peuple de conquérants", "Ils veulent créer un Etat dans l'Etat". Des mots qui font mouche, dans les classes d'âge moyennes, toujours bien contrôlées par l'organisation populiste "Vatra Românească". Mais, comme son adversaire hongrois, "l'Union Démocratique des jeunes Hongrois", l'organisation perd de son influence auprès des jeunes.

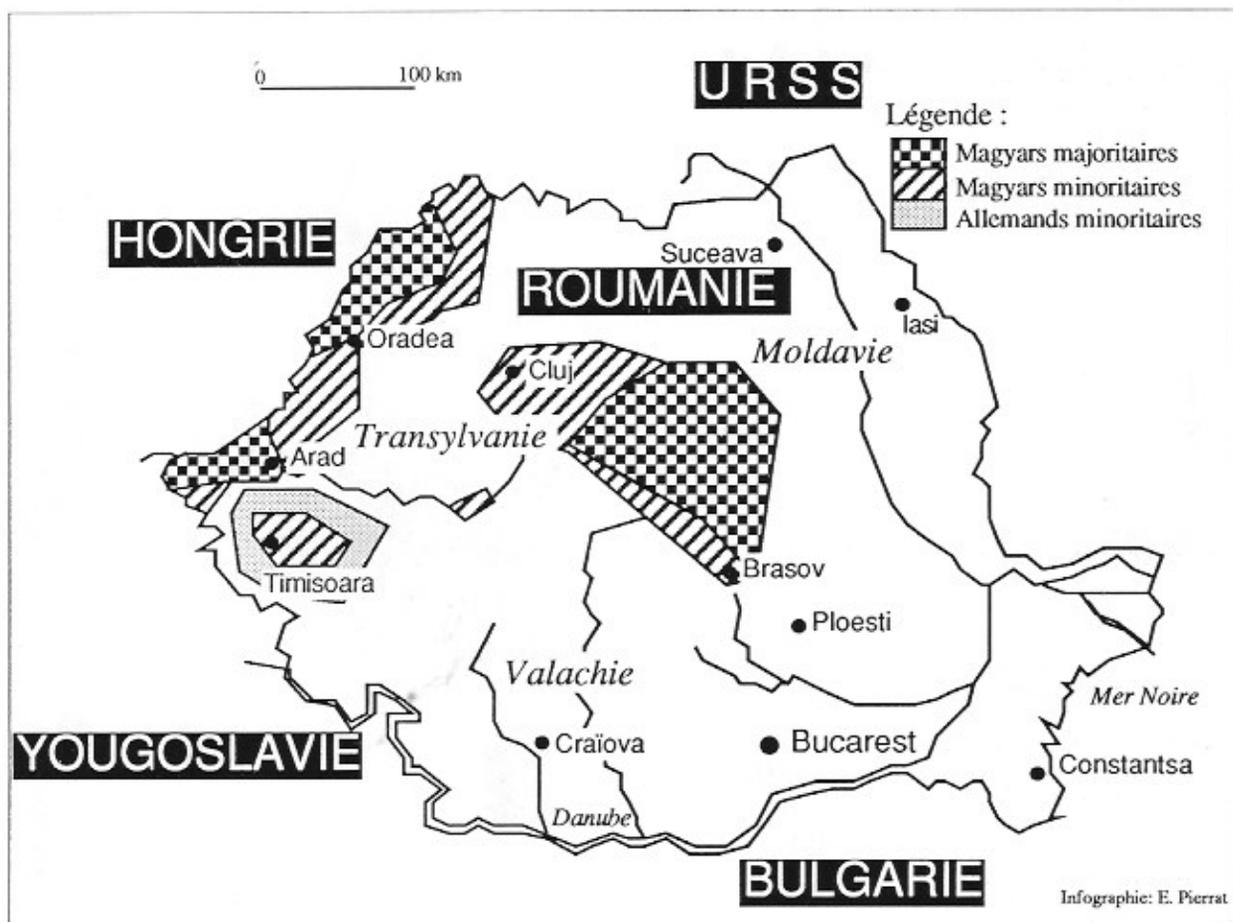
Les jeunes, Roumains et Hongrois de Roumanie, sont conscients que la question transylvanienne est culturelle, et pas territoriale, comme le prétendent les organisations. Ils apparaissent très ouverts à la discussion, quand bien même le problème essentiel qui sert aujourd'hui de prétexte aux

disputes communautaires, les concerne au premier chef. La création éventuelle d'une université en langue hongroise déchaîne les passions. "Il y a deux lycées hongrois à Cluj. J'ai étudié pendant douze ans dans ma langue maternelle, raconte Gyorgy, vingt-deux ans, étudiant ingénieur à Cluj, mais j'ai dû apprendre le roumain pour passer l'examen d'entrée à l'université. Ceausescu avait décidé de supprimer l'épreuve en hongrois."

Gyorgy ne s'énervé pas. Il espère que les choses vont changer, les passions se calmer. Hongrois et Roumain, il ne sait pas où il s'installera demain. Son frère et son père vivent à Budapest depuis deux ans. Mais tous ses amis sont roumains. C'est avec eux qu'il partage ses deux passions, le hard-rock et le basket-ball. Et quand les deux pays s'affrontent sous les paniers, le choix de Gyorgy n'est pas facile. Même si, au fond de lui, ce jeune Roumain supporte quand même la Hongrie...

JEAN-MICHEL BROCHEN

# Les minorités et l'espace roumain



## La Transylvanie, entre Hongrie et Roumanie

La Hongrie ne fut guère avantagée par le démantèlement de l'empire d'Autriche-Hongrie en 1918. Le traité de Trianon de 1919 traça des frontières au nouvel Etat hongrois qui plaçaient près des deux tiers des Magyars hors de la Hongrie. De cette situation est né, entre les deux guerres, le "révisionnisme" hongrois visant à rétablir la Hongrie dans ses frontières de l'an 1000. Principal point des revendications hongroises: la Transylvanie, rattachée à la Roumanie en 1919 où se trouve la plus importante communauté magyar hors de Hongrie (aujourd'hui environ 2,3 millions). La Transylvanie a été laissée en 1945 à la Roumanie, en compensation des territoires que l'URSS lui avait pris dès 1940 plus à l'Est (Moldavie et Bukovine du Nord). Depuis 1945, les dirigeants de la Hongrie socialiste n'avaient jamais exprimé de revendication sur la Transylvanie.

ERIC PIERRAT

## Tziganes

# La haine et le mépris

**I**ls volent, ils font du trafic, le marché noir est leur passion, ils sont sales. Ce ne sont pas des Roumains. La sentence de ce journaliste de la télévision nationale traduit implacablement le sentiment général des deux millions et demi de Bucarestois.

Force est de constater que, dans la capitale roumaine, une bonne partie du petit marché noir de rue est assurée par des Tziganes. Un professeur de la faculté d'Histoire de Bucarest affirme même que la moitié de la pègre est contrôlée par les gitans. Une évaluation difficile à vérifier, tant il est vrai qu'en Roumanie, les chiffres les plus fantaisistes sont monnaie courante.

Il reste pourtant qu'à Bucarest, la xénophobie à l'encontre des quelque trois millions de Tziganes qui vivent en Roumanie s'affiche au grand jour. Cette haine est

d'autant plus violente contre certains gitans que le Roumain moyen fait un distinguo sans appel entre deux franges de la population tzigane; ceux qui ont un "travail", sans doute plus sédentarisés et mieux intégrés à la société, et ceux qui ont fait des trottoirs de Bucarest le théâtre permanent de leur trafic.

Le front "anti-gitan" n'est pas né du soulèvement de décembre. Mais l'utilisation qui en est faite a changé. Sous Ceausescu, les Tziganes, tout comme la minorité hongroise, ont été utilisés comme un dérivatif au sentiment généralisé de terreur, assurant contre eux une certaine cohésion nationale.

Après lui, ils sont devenus un parfait bouc émissaire: c'est sur eux que se focalisent les effets de l'incertitude et de la ruine économiques, politiques et sociales.

MURIEL JAOUEN

Uniformes

# Un autre regard

**D**evant lui, la Mer Noire. Derrière: la mémoire. Cornel, vingt ans, surveille l'ancienne résidence d'été de Zoé, la fille de Nicolae Ceausescu. Il fait chaud sous l'uniforme. Cornel fume les cigarettes que lui offrent ceux qui, Roumains ou touristes étrangers, veulent voir le bâtiment. Ici, à Constantine, l'herbe n'est plus tondue, les volets sont fermés. Plus loin, près de la résidence du couple "maudit", des maçons coulent le béton. "Je suis fier de porter l'uniforme. Le peuple sait que les soldats se sont sacrifiés en décembre pour le pays. Il nous juge autrement."

## Surveiller la résidence du dictateur déchu

Cornel, fusil sur l'épaule, se promène le long des clôtures. "Jamais je n'aurai cru qu'un jour je serais ici, en uniforme, à surveiller une ancienne demeure du dictateur."

Aujourd'hui, la peur de l'uniforme a disparu. Dans les rues de Bucarest, les jeunes soldats marchant les cigarettes albanaises ou américaines.

Daniel est soldat depuis septembre 89. En décembre, il participait à la défense de la télévision roumaine contre les "terroristes". Ensuite, il a été muté à la protection d'un barrage hydro-électrique. "Le service militaire a été réduit de quatre mois. Il était de seize mois avant la révolution. Maintenant, nous apprenons davantage à nous servir des armes. Avant, il n'y avait qu'une période d'instruction militaire de quarante-cinq jours, au terme de laquelle nous pritions serment. Puis nous étions envoyés comme aides dans l'agriculture, la construction ou l'entretien autour de l'unité militaire. C'est terminé."

Une sorte de récompense pour

*En se sacrifiant lors de l'insurrection, les jeunes soldats ont donné une nouvelle image de l'armée roumaine.*



"Notre mission est d'empêcher qu'un pays envahisse la Roumanie. Mais qui voudrait nous envahir en ce moment?"

C. De Caevell

de jeunes soldats sans qui le peuple se serait fait massacrer. "J'ai même pu apprendre à conduire pendant mon service", ajoute Daniel.

"Notre mission est d'empêcher qu'un pays envahisse la Roumanie. Mais qui voudrait nous envahir en ce moment?", demande un jeune militaire en promenade au parc Hergstrau.

## Les briquets et les femmes

Le service militaire s'effectue à la sortie du lycée. Pour les jeunes qui réussissent l'examen de la Faculté, il ne dure que neuf mois.

"Moi j'ai préféré m'inscrire dans un lycée militaire de marine, avoue Andrei, vingt-cinq ans. Les enseignements sont plus sérieux. J'ai commencé ce service à qua-

torze ans. Il dure quatre ans. Je conserve un excellent souvenir de cette période. Notamment d'une escale à Toulon. Je ne sais pas ce qui m'a le plus impressionné: les femmes françaises ou tous les briquets jetés sur les trottoirs. En Roumanie, les femmes ne sont pas sur le trottoir et nous rechargeons les briquets."

Et puis, sous Ceausescu, un jeune qui finissait son service militaire était interdit de sortie à l'étranger. Motif: les seize mois avec l'uniforme lui avaient permis d'apprendre des secrets militaires. "J'ai passé mon temps à installer des isolations dans les immeubles. Dans ma chambre, il y avait de la glace sur les murs. Qu'est-ce qui est un secret? Les conditions de vie en Roumanie ou la façon de poser des briques?"

PASCAL PAILLARDET

Affaires

# L'exploitation des Roumains par les Roumains

**N**ous pratiquons des tarifs élevés car nous ne voulons accueillir que du beau monde". En une petite phrase, Gabi balaie ses vingt et un ans d'égalitarisme. Avec cinq copains, il a ouvert, le 11 mai, la première discothèque privée sur le campus de l'école polytechnique de Bucarest. Comble du comble, elle se situe dans les sous-sols de

Roumanie. Le résultat ne présente pourtant pas trop mal. Même si côté disque, on n'assure pas encore. Même si la foule n'accourt pas encore. "Ça ne fait rien", réplique Gabi, de jour monte à la télévision d'Etat. "Nous allons entamer une campagne de publicité par voie d'affichage et dans différents médias".

Les nouveaux chauffeurs de taxi et les créateurs de journaux n'ont

*Le  
communisme  
n'est pas  
vraiment  
mort  
et pourtant,  
des  
Roumains  
s'adaptent  
déjà au  
capitalisme.  
En taxi,  
dans des  
journaux ou  
des boîtes de  
nuit, leurs  
économies  
affrontent  
les lois du  
marché.*

forme tâillon) et de partir avec sa Dacia après le boulot ou celle de son père après l'école, pour voir gonfler son porte-feuille. De nombreux roumains créatifs se sont improvisés journalistes en lançant un canard indépendant en décembre dernier. La motivation politique initiale s'est agrémentée d'un réalisme économique nouveau. Du moins parmi les journaux les plus solides. L'hebdomadaire Atlas Clujul Liber est sorti pour la première fois, la nuit même du 22 décembre.

## Improviser un journal

"En partant à l'imprimerie, nous ne savions pas encore ce qu'il y aurait dans le journal", dit Nicolae Ploatal, l'un des fondateurs d'Atlas. "Nous avons tout improvisé sur place". Un emprunt de 350 000 lei a permis le lancement d'Atlas Clujul Liber. Aujourd'hui, le compte affiche un bonus d'un million de lei.

Les journalistes, bénévoles au départ, reçoivent désormais un salaire mensuel de 4 000 lei, plus une prime par article publié.

Quant au journal, il se mue déjà en pièce centrale d'une maison d'édition. Deux livres, (des mémoires de prison et un livre pour enfants) sont en cours de parution et d'autres devraient suivre. Un journal sportif, *Station*, a également vu le jour mais sa diffusion a été interrompue à cause du manque de papier. La revue estudiantine *Nu*, également basée à Cluj, a connu la même rapide expansion.

## Une entreprise bénéficiaire

Le petit emprunt de 70 000 lei, complété par des dons d'étudiants-journalistes de 1 000 lei à peine, parfois, a permis de reprendre l'ancienne revue de l'association des étudiants communistes. Les bénéficiaires dégagés par les ventes ont déjà permis de rembourser les dettes et de salarier les journalistes. Ils espèrent atteindre des revenus mensuels de 10 000 lei.

Il s'agit là de rentrées brutes. La Roumanie n'a pas encore inscrit son capitalisme naissant dans ses lois sociales. Ces pionniers ignorent totalement à quelle sauce les impôts vont les manger, ou comment se régleront les questions de congés de maladie, de congés payés, de retraite... Ils foncent!

CHRISTOPHE DE CAEVEL



De nombreux Roumains créatifs se sont improvisés journalistes. Ici, la rédaction d'Atlas Clujul Liber

C. De Caevel

l'ancienne école des cadres du parti.

Ils ont investi environ 300 000 lei, provenant de bas de laines, disent-ils, pour monter leur affaire. Avec des entrées à 25 lei et des boissons alcoolisées allant jusqu'à 70 ou 80 lei (soit plus de la moitié du prix d'un repas à l'Hôtel Intercontinental), ils espèrent récupérer leur mise en six mois.

L'élaboration de cette boîte de nuit relève du miracle tant le matériel hi-fi et les éclairages sophistiqués sont rares en

pas connu cette période de gestation. Les taxis privés foisonnent autour d'un service public bien trop étroit pour la demande. Principale différence: les prix sont libres et donc souvent plus élevés que les tarifs officiels. Il faut savoir marchander.

Les taxis privés existent depuis que le rationnement de l'essence (25 litres par mois et par auto) a été levé. Il suffit désormais d'inscrire les lettres "TAXI" sur le pare-soleil (sans oublier de le relever quand on s'approche d'un uni-

Marché noir

# Bucarest la débrouillardarde

*Depuis la chute de Ceausescu, la capitale roumaine est prise d'une boulimie de consommation. En toile de fond, un marché noir qui ne se cache plus.*

**C**es deux lettres: "B.R." affichées sur les portes des chambres de l'académie Stefan Georghiu indiquent aux assoiffés qu'ils peuvent se procurer de la bière, à 300 lei le litre (1 franc = 15 lei). Dans ce campus de Bucarest, le marché noir fait florès depuis la révolution. Après la chute de Ceausescu, la première revendication des 30 000 étudiants officiellement comptabilisés dans la capitale fut la suppression des cours obligatoires. Dès lors, nombre d'entre eux se désintéressèrent de leurs études pour se livrer à des activités bien plus lucratives.

## Rupture de stock

Ce marché parallèle s'est développé très vite et a permis aux étudiants de trouver des produits introuvables en ville: cigarettes, alcools, jeans, tennis, chaînes hi-fi, cassettes vidéo, il y en a pour tous les prix et pour tous les besoins. Les articles disponibles sont signalés par des petites annonces scotchées dans le hall, les cages d'escalier et sur les portes des chambres. La chambre 343 est l'un des Q.G. où s'organise le marché

*Le change au noir est monnaie courante à Bucarest. Ici dans les salons de l'hôtel Intercontinental, francs contre lei. Pour 100 francs, 1500 lei au noir contre 500 au cours officiel*

de l'offre et de la demande. La salle de bain est envahie de bouteilles de bières conservées au frais dans la douche. Dan propose aussi des jeans pour 2000 lei, du déodorant pour 200, ou un paquet de Marlboro à 150. Si Dan est en rupture de stock de bière, c'est un "B.R." biffé que les gosiers secs se désoleront de trouver au n° 343.

Les étudiants sont loin d'être les seuls à traficoter à Bucarest. La

jeunesse s'est engouffrée, goulue, dans un système généralisé de magouilles qui existait déjà en Roumanie. Le marché noir a depuis longtemps investi le pays, mais, depuis la révolution, il se montre au grand jour sous l'œil complaisant des autorités.

"Avant la révolution, c'était la police qui contrôlait la mafia, aujourd'hui, c'est la mafia qui contrôle la police", se lamente



P. Morel.

Mircea, jeune journaliste à Cluj. Et c'est sans vergogne que, dans le hall du Palais de la République où siège le gouvernement, un policier en faction vous propose des photos du couple Ceausescu dix dollars pièce.

Chacun ici sait parfaitement où aller faire des affaires. Dans les halls des grands hôtels, dans les couloirs, et parfois sur le perron, un milieu interlope évolue parmi les touristes et les journalistes. Les prostituées se sont réparties entre les différents étages, et proposent discrètement leurs services pour 5000 lei. Des jeunes traînent dans les fauteuils des salons, dans l'espoir de changer des devises à plus de trois fois le cours officiel.

Les femmes de ménage gèrent l'occupation des chambres, au nez et à la barbe de la direction. Dans le restaurant de l'Athénée-Palace le serveur vous apporte, enveloppée dans une serviette douteuse, une bouteille de whisky ou encore une boîte de caviar, à des prix ridicules pour un occidental.

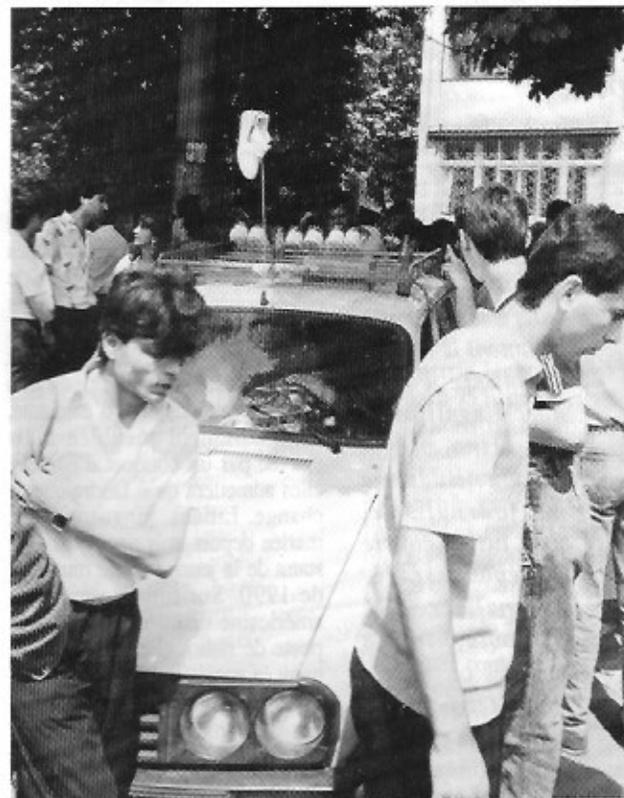
Dans la rue, des adolescents revendent des cigarettes américaines, de 100 à 200 lei: on ne peut se les procurer ailleurs qu'en devises. Des bandes de jeunes rachètent tous les billets d'une salle de cinéma pour faire tripler le prix un quart d'heure avant la séance. Place de l'Université et dans les alentours, des familles



C. De Caevl

*Dans la périphérie de Bucarest, le Tâlcioac est un vaste marché aux puces, qui grouille de monde, où tout s'achète et se vend: en vedette les cigarettes occidentales Kent et Marlboro*

J.M. Brochen



gitanes se sont installées et revendent des magazines occidentaux introuvables, même à l'Intercontinental.

Changement de décor. Dans la périphérie de Bucarest, le Tâlcioac, marché aux puces à la limite de la légalité, mais toléré, s'étend sur plusieurs centaines de mètres le long d'une avenue large et grise. Le visiteur étranger a ici tout intérêt à s'accrocher à son portefeuille. Oui, les mains baladeuses s'affairent au milieu de la foule compacte. On y vend tout et n'importe quoi. Savons, postes de radio, légumes, chocolats, tissus, chewing-gums, etc. Les Bucarestois viennent s'y fournir chaque dimanche.

où la mise minimale est de 400 lei, provoque des attroupements bruyants. Il n'est pas rare de voir des policiers sortir des billets de leurs poches pour parier. Le tout sous l'oeil vague de quelques écolos.

Bucarest est une caverne d'Ali Baba dont les trésors sont le produit d'un trafic avec la Bulgarie, la Hongrie, la Yougoslavie et la Turquie. Les vêtements et autres produits cosmétiques sont échangés contre des services de porcelaine et des pièces d'automobile. Quand ils ne sont pas tout simplement volés.

Ici, l'argent passe de main en main très vite. Les épaisses liasses de billets de 100 lei que les changeurs au noir, qu'ils soient membres d'un réseau organisé ou travaillant pour leur propre compte, sortent de leur poche, attestent de la vigueur du marché. Elles viennent tout droit des bas de laine que la pénurie planifiée par le Conducator a permis aux Roumains de remplir. Malgré les risques inflationnistes de ce trafic généralisé, l'éclosion au grand jour d'un marché noir à grande échelle pourrait fonctionner comme une préparation à l'économie de marché.

OLIVIER MONGEAU ET PIERRE MOREL

### Alba si negra

En semaine, le même genre de commerce a lieu dans les quartiers gitans, en particulier dans les rues Covaci et Lipsani. Là, ce sont surtout des vêtements que l'on ne risque pas de voir dans les désolantes vitrines des magasins d'Etat, qui balisent le parcours. Robes "à la mode européenne", jeans bulgares et autres articles de luxe attirent les convoitises. "Alba si negra", sorte de bonneteau local,